

# Le mythe du retour

Le projet de retour chez les étudiants marocains arrivés dans le Nord de la France à la fin des années soixante-dix, pour étudier, s'inscrit dans un rapport dialectique parfois difficile. Ce retour est-il encore possible, ou n'est-il pas déjà devenu un mythe ?

L'auteur fait ici l'hypothèse que si ces anciens étudiants partagent avec leurs compatriotes - les primo-arrivants des années soixante - cette idée du retour, leurs bagages intellectuels les aident à la vivre d'une façon plus apaisée.

De nombreux étudiants ont commencé à travailler dans la branche professionnelle liée à leurs études avant même d'avoir totalement terminé ces dernières. C'est notamment le cas des étudiants en médecine, en dentaire, et de tous ceux qui se sont orientés vers des carrières sociales au sens large. Il faut entendre par là les métiers de l'animation socioculturelle (postes de direction), de la prévention spécialisée et de la formation professionnelle. Pour eux, il n'y a pas eu de temps de latence entre la fin de leurs études et le début de leur activité professionnelle, ce qui a réduit d'autant leur propension au retour, et sinon annulé, du moins reporté à plus tard leurs réflexions sur ce sujet.

Kader, actuellement chirurgien-dentiste à Dunkerque nous décrit ces enchaînements de situations qui ont réduit au fil des ans ses chances de retour. Kader est arrivé dans le Nord en septembre 1980. Il se marie en 1986 avec une Marocaine, étudiante également : *“J'ai trouvé du boulot avant même de soutenir ma thèse, dans un cabinet dentaire au sein d'une mutuelle. [...] Donc j'ai pris le poste, j'ai fait mes CES [contrat-emploi-solidarité] et puis les années passent ! [rires] Les années passaient les unes après les autres. Après il y a eu le mariage, il y a eu la naissance de ma première fille. [...] Mais comme je travaillais et que je gagnais ma vie correctement, je prenais mon temps... Je me disais : ‘Si ça ne se fait pas cette année, ça se fera l'année prochaine ! Jusqu'au jour où je me suis rendu compte que ça faisait presque dix ans que je travaillais dans cette mutuelle ! [rires] Je n'avais pas vu le temps passer. [...] C'était en 1994, j'avais trente-cinq ans, je crois, à ce moment-là, et je n'avais plus envie de rester salarié... Bon, j'étais dentiste, j'avais un troisième cycle, l'âge avançait et j'avais envie d'avoir un cabinet. [...] Et c'est là où il fallait trancher : parce que si j'ouvrais un cabinet ici [en France], c'était reparti pour pas mal de temps... Là, on a commencé un peu à accélérer et puis j'ai eu une possibilité : il y a eu un départ en retraite, donc j'ai racheté un départ en retraite à Dunkerque. Et on a dit : ‘On repart quand même dans le libéral et on verra bien !’”*

Saïd est arrivé en France il y a vingt ans. Il est marié à une femme française, et vient d'avoir un petit garçon. Il a pu avoir un poste de maître de

par **Bruno Laffort**,  
attaché temporaire  
d'enseignement et  
de recherche  
à l'université de Lille 1,  
membre du Clersé

conférence à Lille juste après avoir soutenu sa thèse. Il analyse son parcours avec beaucoup de lucidité, en insistant sur la difficulté du choix : *“Il est clair que, de toutes les façons, ça n’a jamais été d’une clarté biblique, le choix... Et chez n’importe quel immigré ! C’est un fait qu’on tâtonne [d’un air hésitant]... À un moment, on décide ! [sur un ton ferme] On est face à un choix : tu veux rentrer dans la fonction publique, tu veux demander la naturalisation... Et donc, tu fais des projets, tu écris des lettres de candidature, tu es là, tu es chômeur, tu viens juste d’avoir tes diplômes, et tu te dis ‘Je vais tenter !’, et hop, ça marche ! Tu as fait une candidature, ça a marché ! Et te voilà en France ! Est-ce que tu l’as réellement décidé, au fond de toi-même ? pas du tout, c’est l’intégration par l’économique, et puis voilà ! [...] Donc en fait, c’est pas tellement, réellement, des choix limpides, mais ce sont des... c’est le temps qui fait, et à un certain moment quand même on se dit ‘Ben voilà !’ Le retour devient quelque chose de... une chimère, un non-sens...”* Pour Saïd, outre l’aspect purement financier évoqué ci-dessus, le deuxième élément explicatif serait plutôt lié aux difficiles conditions de travail au Maroc, notamment en matière de recherche : *“En fait, dans notre esprit, c’était du transitoire, on allait retourner au pays ! Mais une fois que tu as ton diplôme, et qu’on te propose des choses ici, et que tu compares avec ce qui se passe là-bas tu optes pour la France, rien que pour l’aspect financier. [...] Il est évident que quelqu’un qui n’a pas des attaches très très fortes avec le Maroc va tout faire pour rester en France ! Parce qu’il a tout : s’il a envie de faire de la recherche, il peut la faire ! Toutes les dispositions sont là pour l’encou-*

Najib et Véronique.  
Najib est maître  
de conférence  
à l’université de Lille-I.

*rager – bien que l'on soit critique, mais tout de même – quand tu compares, ça n'a rien à voir ! La recherche, les promotions, le salaire, quand même ici en France, d'un maître de conférence, ce n'est pas rien !”*

### *Le couple mixte, un facteur d'empêchement*

Enfin, le troisième élément qui, selon lui, fait de cette vision du retour une peau de chagrin est le couple mixte, même si, comme nous le verrons, certains couples endogames ne sont pas pour autant rentrés à l'issue de leurs études. Kamel avait un projet de retour assez avancé. Il va rencontrer de grosses difficultés au niveau de l'administration marocaine, pour faire aboutir son projet de création d'un groupe scolaire privé. Il a fait des études en sciences de l'éducation et a commencé une thèse. Il est aujourd'hui directeur d'un centre de formation à Roubaix : *“Je vivais avec une Française depuis quelques années, et chaque année, je partais au Maroc, avec dans ma tête et dans ma valise un projet de création d'un groupe scolaire au Maroc. Donc j'ai fait faire l'étude de faisabilité par mon neveu qui était à l'école de commerce, j'ai pris des contacts avec le ministère de l'Éducation nationale, avec la préfecture de Casablanca, la préfecture de Fès... J'ai fait pas mal de démarches, et ça a duré pendant quatre, cinq ans, toutes mes vacances étaient consacrées à ça... Je suis aussi allé voir les banques, etc.*

*– Tu repartais tout seul, ou avec ton amie ?*

*– On avait le projet de partir ensemble, parce qu'elle était institutrice et elle était aussi très intéressée par mon projet.*

*– Et elle aurait été d'accord pour partir ?*

*– Pour partir avec moi au Maroc, oui. Elle a visité le Maroc trois ou quatre fois, et elle a été très charmée. Elle était bien accueillie par ma famille, donc c'était assez... Elle était très impliquée dans le projet avec moi. [...] L'obstacle, ce n'était pas elle, c'était au Maroc, c'est-à-dire que mon projet n'arrivait pas à aboutir pour des raisons... C'était au Maroc, lié à la situation au Maroc, c'est-à-dire qu'il me fallait beaucoup d'argent, je ne le trouvais pas, il y avait toutes les complications administratives qui m'énervaient... Donc c'est ça qui a empêché le projet d'aboutir, ce n'était pas le désir de mon ex-femme et de moi-même.”*

Mais le projet a du mal à se matérialiser, et à un moment donné, Kamel va “jeter l'éponge”. Il ne peut plus vivre dans une situation psychologique difficile, qui le conduit à pratiquer sans cesse le “grand écart” : *“Ce qui est le plus dur, quand on fait le grand écart, c'est qu'on est paumé. On a envie de partir, mais on vit ici, on travaille ici, on vit ici, on est immergé dans la société française, et pourtant nos projets sont ailleurs, et c'est pénible, psychologiquement, c'est pénible à vivre... Et, à un moment donné, j'ai dit : basta ! Je vais tendre vers l'équilibre, et l'équilibre, c'est quoi ? Ou bien, je pars, et j'assume... J'assume, quelle que soit l'issue... Ou bien, je fais le deuil de mon projet de rentrer au Maroc, du moins à moyen terme...”*

La rencontre du conjoint en France, puis la mise en ménage amenuisent progressivement le projet de retour, notamment quand les enfants grandissent. C'est la naissance de sa première fille qui va contribuer à faire renoncer Kamel à son projet : *"C'est vrai qu'il y a eu un facteur qui m'a amené, justement à prendre une décision, à trancher, c'était l'arrivée de ma fille..."* 'Dis, attends ! Kamel, tu ne peux pas... Là aujourd'hui, c'est beaucoup plus sérieux ! L'enjeu, ce n'est pas uniquement toi ! C'est toi et ta famille, c'est différent ! *Donc j'ai tranché, et j'ai dit : mes projets aujourd'hui, à moyen terme, c'est en France, que ça soit personnel, professionnel, et après on verra ! Peut-être que j'aurai envie de rentrer un autre jour par rapport à un autre projet, mais aujourd'hui je reste !*

– *Donc c'est plutôt pour essayer de trouver un équilibre psychologique ?*

– *Voilà ! Et de bien vivre ce que je vis, de le vivre, parce que ce déchirement est très très dur à porter... très très dur..."*

### *Décider de rester en France*

Le choix devient ainsi libérateur, comme le montre la puissance symbolique des mots utilisés par Kamel pour désigner ce non-retour : il s'agit pour lui de faire le deuil de ce retour, pour pouvoir commencer à envisager sereinement sa vie en France : *"Je me souviens, maintenant, quand j'y pense avec du recul : dès que j'ai fait le deuil du retour au Maroc à moyen terme, j'ai commencé à me projeter véritablement ici. J'ai commencé à penser véritablement à bien structurer ma vie, j'ai acheté une maison, j'ai commencé à faire véritablement des projets qui m'impliquaient en France. Alors que quand j'étais déchiré, je ne faisais des projets nulle part. C'étaient des intentions de projets au Maroc qui n'aboutissaient pas, mais pas de projections ici en France."*

Farid, lui, est marié avec une jeune femme d'origine marocaine, arrivée en France dans la cadre du regroupement familial à l'âge de treize ans. Il voulait plutôt monter un centre de formation privé ; mais ce sont également les difficultés administratives qui l'ont finalement amené à "enterrer" son projet, comme il le dira lui-même : *"Au niveau de la licence, j'étais encore avec l'idée de rentrer. Le projet, c'était de bifurquer vers les sciences de l'éducation, licence-maîtrise, et de m'engager sur un doctorat. L'objectif était de faire de la recherche, mais au pays, de rentrer au Maroc. Et en même temps, de m'installer, m'installer... Avec Ahmed, on avait ça comme projet : créer une école privée, dans la formation professionnelle en matière de technologie, en technique, pas en enseignement général. Au Maroc, il y a un fort besoin en terme d'éducation, et beaucoup d'écoles de ce type ont ouvert depuis des années. Donc l'idée, c'était ça : la création de notre propre boîte au Maroc."*

Quelque temps après, de façon un peu paradoxale, Farid va refuser un poste qui lui est proposé au Maroc, mettant en avant une sous-rémunération, et le désir de poursuivre ses études. On peut penser qu'il est déjà dans une période de sa vie où le choix devient plus problématique et plus difficile :

*“Là, je me suis engagé uniquement sur la maîtrise de sciences de l'éducation, et j'ai travaillé. L'idée – tu vois, ça c'est important – l'idée de retour était toujours là, hein ! Toujours là, parce que mon mémoire de maîtrise, je l'ai fait sur l'école marocaine et donc j'ai dû me rendre au pays pour réaliser mes enquêtes. Et j'ai fait Casablanca et Tanger, avec un autre collègue marocain, qui faisait un mémoire aussi... Écoute ! C'était encore possible. Après cette année, dans la foulée de la maîtrise, je rentre pendant les vacances, je réponds à une offre d'emploi, je me présente à l'Office marocain de la formation professionnelle et de la promotion du travail, tout un programme ! [sourire] Je réponds à l'offre, je suis reçu... Premier entretien, deuxième entretien... Et on me propose le poste, un poste de coordinateur pédagogique dans un centre de formation à Casablanca. Je ne voulais pas le prendre pour deux raisons : la première, elle était [d'ordre financier]... De toutes façons, rien qu'avec cette raison-là, c'était suffisant, je ne le prenais pas : on me proposait un salaire de 5 000 dirhams [450 euros]... 5 000 dirhams, avec une maîtrise, échelle 11 au Maroc, pff... Commencer avec ça, c'est ridicule...”*

Les étudiants sont partagés entre leur désir de retour et la volonté de poursuivre en France leur “émancipation intellectuelle”.

Ce témoignage n'est pas un exemple isolé. Nous avons rencontré d'autres personnes nous ayant dit avoir finalement refusé un poste au Maroc pour les mêmes raisons financières, le salaire proposé se situant également aux alentours de 5 000 dirhams. Cet exemple montre toute l'ambiguïté du rapport de ces étudiants avec le Maroc : d'une part le désir de rentrer rapidement au pays, d'autre part la volonté de poursuivre en France leur “émancipation intellectuelle” qui les éloigne d'autant plus du retour envisagé.

## *La démystification*

Il est symptomatique que dans un deuxième entretien que nous réalisons avec Farid une semaine après, il revienne sur cette idée du retour non réalisé, qu'il considère comme une déception. Farid va malgré tout relativiser cette déception initiale, à partir du moment où ce premier projet a été enterré pour faire place à un autre : la construction de sa vie en France, avec sa femme et ses enfants.:

*“Quand tu dis enterré, c'est parce que pour l'instant, vous avez fait d'autres projets ici, vous avez acheté ?*

*– Oui, oui... oui, notre vie c'est ici, hein ! C'est fini, c'est pour ça que je dis que j'ai enterré ce projet-là, parce qu'il était quand même assez costaud : ce n'est pas rien de passer ici dix ou quinze ans, et puis après de se réimplanter ailleurs.*

*– Et à partir du moment où tu l'as enterré, tu as l'impression que c'est devenu plus facile à gérer ? plus facile à vivre ?*

– [un temps de réflexion] *Tu sais, quand tu as la tête dedans, c'est vrai que tu n'es pas bien ici !* [sourire] *Tant que tu penses au retour, tu ne t'intègres pas ici, et tu ne te sens pas ici. Physiquement tu y es, mais mentalement, tu n'y es pas... et ce n'est pas bon !*"

Malgré tout, il pense que la retraite sera une occasion pour lui de faire ces allers-retours entre la France et le Maroc ; cela nous montre que l'idée du retour n'est jamais totalement abandonnée. Comme d'autres, il a acheté une maison au Maroc, où ses parents habitent pour l'instant, et dont il pense profiter plus tard : *"Moi, une fois que je serais en retraite, je me payerais des vacances au Maroc à volonté !*

– *Avec l'idée d'acheter peut-être quelque chose ?*

– *Oui, oui ! j'ai quelque chose ! J'ai quelque chose, mais ça ne m'a pas accaparé, ce n'était pas ma priorité. Ma priorité, c'était de m'installer ici, bien, confortablement... Après, ma résidence au Maroc, pour moi à la limite, c'est une résidence secondaire...*

– *Tu iras t'y installer avec des allers-retour, ou... ?*

– *Ah oui, des allers-retours ! Ma famille sera quand même ici, mes enfants, ils seront encore ici, ils ne vont pas revenir avec moi ! Je ne vais pas leur dire : 'Allez, hop ! on rentre !' Non ! Encore que c'est à eux de décider à ce moment-là, s'ils sont prêts, si ils veulent, s'ils ont envie de repartir, pourquoi pas ? Mais bon, ce sera leur décision !*"

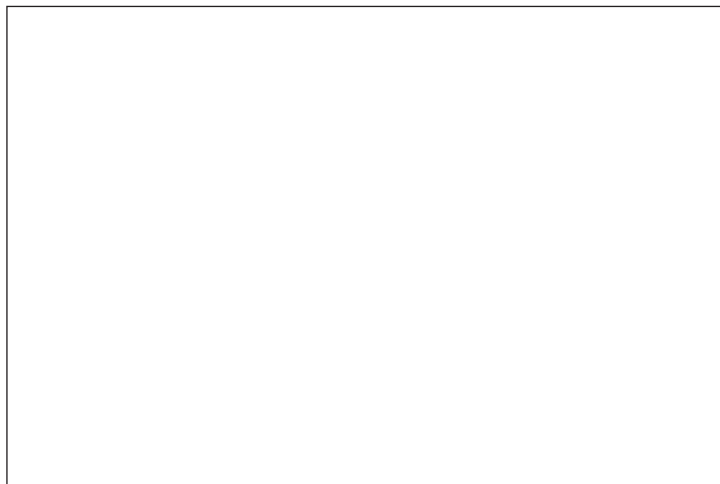
Les discours de Farid et de Kamel se démarquent de celui des primo-arrivants, dans le sens où ils arrivent à faire une "analyse de la situation" de façon beaucoup plus sereine et distanciée. Ils ont réussi à démystifier ce mythe du retour porté comme un fardeau par leurs aînés, arrivés en France dans des conditions toutes à fait différentes. Cela représente en soi un pas de géant.

### *Partir en France pour mieux revenir*

Nous allons aborder maintenant le cas des étudiants qui, à la fin de leurs études, sont rentrés au Maroc... pour finalement revenir en France à l'issue d'une période variant de quelques mois à quelques années. Quelques-uns avaient toujours conservé depuis leur arrivée en France cette idée d'un retour rapide dès la fin de leurs études, et l'ont mis en pratique. C'est le cas de Noureddine.

Depuis son arrivée en France, il n'envisageait pas d'autre issue qu'un retour rapide au Maroc. Noureddine relate son périple, lorsqu'il rentre dans sa ville natale, à Salé. Il rentre avec un diplôme de gestion en poche, après avoir passé trois ans à Lille. Le désenchantement arrive progressivement, par une quasi-impossibilité à trouver un travail en rapport avec sa qualification sans avoir recours à des "passe-droits" : *"Quand je suis rentré, j'ai passé peut-être un mois tranquillement – même pas – et je me suis mis à chercher du boulot, mais vraiment à fond ! J'ai passé six mois de recherche à Rabat. Après, un petit peu à Casablanca aussi, mais à Rabat il y avait déjà pas mal d'administrations, il y avait pas mal de boîtes d'assurance, il y avait pas mal*

*de secteurs où je pouvais travailler... Les banques, il y en a pas mal... En fait, j'ai commencé, j'ai passé pas mal de concours, je me suis présenté... Je me levais le matin avec mon petit cartable, et je fonçais... J'avais des lettres, des demandes spontanées que je faisais directement, ou je répondais à des annonces ou des contacts. [...] Pour rentrer dans la fonction publique par exemple, j'ai passé le concours de la Banque du Maroc, j'ai*



© Bruno Laffort.

**Majib, Annette  
et leurs deux enfants.  
Majid est maître  
de conférence  
à l'université de Lille-I.**

*passé pas mal de choses... J'ai fait ça pendant six mois, et je me suis rendu compte après qu'il y avait une sélection qui se faisait... Le Maroc, je le connais, j'y ai vécu, et je sais qu'il y a de la corruption, il y a pas mal de choses... Donc en fait quand je passais un concours – et j'en ai passé pas mal – je n'avais jamais les résultats... Et quand j'allais les réclamer, on me disait, on me répondait que c'était fait... Comme à la Banque du Maroc, je me rappelle : c'est un grand organisme, au niveau du cadre, ce n'est pas n'importe quoi ! Et je me renseignais, on me renvoyait d'un bureau à un autre pour me dire à la fin qu'on avait déjà embauché... On était peut-être une centaine à passer le concours et on me disait qu'il n'y avait que deux places et que c'était fait, que les deux personnes étaient embauchées ! Et j'ai appris par la suite qu'il y avait des coups de piston derrière : tu passes le concours, mais il y a d'autres personnes qui ne le passent même pas, hein ! Tout ça m'a un peu dégoûté et démotivé.”*

Fait qui peut sembler paradoxal, certaines personnes que va rencontrer Noureddine lui conseillent même de retourner en France pour poursuivre ses études. Noureddine est tellement découragé qu'il va passer les six mois suivant cloîtré chez sa mère, dans la médina de Salé, en arrêtant totalement ses recherches. Au bout de cette période, Noureddine se décidera finalement à rentrer en France.

*“Je me suis dit : ‘Bon, je vais repartir, et continuer mes études, pourquoi pas ?’, mais avec une autre optique, parce que moi quand je suis parti en*

France, j'avais toujours cette idée : 'Je vais avoir mon diplôme, je rentre au Maroc, je trouve du boulot, et je suis tranquille !'

– C'était l'idée de partir en France, mais de revenir après...

– Oui, tout à fait. Aller voir, prendre à la limite deux ans, trois ans, quatre ans, voir un peu l'Europe en même temps, avoir son diplôme et revenir. Mais il y en a beaucoup de Marocains qui ont pensé ça au début, mais ils ne l'ont pas fait ! C'est rare qu'il y ait des Marocains qui soient rentrés après cette expérience, au Maroc. Moi j'ai eu cette expérience-là, très positive d'ailleurs. Ça m'a appris beaucoup de choses, parce que quand je suis revenu ici, je suis revenu avec une autre optique, avec d'autres idées, j'ai vu les choses autrement... Je voyais qu'à la limite il fallait que je continue mes études, et que si je trouvais du boulot ici [en France], ça serait bien... C'était clair et net ! Je devais bosser ici, et aider un peu la famille."

### *Un retour obligé*

D'autres anciens étudiants ont pensé au retour après une phase de découragement, suite à des déconvenues successives : difficultés d'emplois (chômage, précarité), sentimentales... Pour ceux-là, le retour au Maroc s'est plutôt imposé par défaut que comme un choix délibéré. Othman est un des plus anciens étudiants que nous avons rencontré dans le cadre de notre recherche. Il a bénéficié d'une scolarisation à la Mission française jusqu'à la terminale. Othman arrive à Lille en 1972. Il se marie peu de temps après avec une Française. Il poursuit ses études en sociologie et en LEA. Il s'installe à Annecy avec sa femme où il enseigne l'anglais dans une école privée. Son retour au Maroc est plutôt lié à une accident biographique particulier : confronté au décès de sa femme dans un accident de la route, il a le sentiment de ne plus avoir sa place en France : *"L'idée du retour a commencé en 1979, mais c'était flou. En 1982, c'était clair que mon malaise était ce refus d'être entièrement assimilé, même si j'ai voulu m'intégrer à 100 % ! Il n'y avait pas d'autre alternative que l'assimilation, mais même s'il y avait cette assimilation, et si elle pouvait aboutir sur un résultat positif, je l'aurais acceptée, mais malheureusement, malgré tous les efforts que j'avais faits – que ça soit au niveau gastronomique, au niveau des relations, au niveau de parler le français, de partager la civilisation, la culture, les sensibilités d'humour, le gallicisme, tout ! [...] –, ce n'était pas ça qui faisait de moi quelqu'un de... que j'étais agréé à part entière ! Je ne dirais pas 'français' parce que je ne serais jamais français ! Mais sur le fait d'être agréé comme un citoyen à part entière, sans distinction de... de mon voisin qui s'appelaient Albert ou Charles ou X ou Y... J'étais, je restais l'Arabe, le bronzé."* Il décide finalement de rentrer au Maroc en 1982, avec son fils, soit dix ans exactement après son arrivée en France. Il décrit ce retour au Maroc, qui l'a conduit à une nouvelle réadaptation : *"Je suis rentré au Maroc, mais ça n'a pas été facile... Arriver d'une démocratie libérale où on peut se bala-*



*der tranquillement, même se percer l'oreille, danser dans la rue, rouler un patin à sa copine, passer bras dessus, bras dessous, aller aux concerts de Bernard Lavilliers et tout ça ! On repasse de l'autre côté où la réalité est pour les deux tiers, sordide... C'est : comment gérer le quotidien ?, ce sont les contingences quotidiennes, matérielles, plein de choses... Je suis retourné pendant deux mois chez mes parents, et puis j'ai habité tout seul et j'ai commencé mon service civil... J'étais très content ! J'ai découvert la jeunesse marocaine qui avait besoin de gens comme nous ! J'étais très content au Maroc, les premières années, mais c'était dur, très très dur ! On a l'impression que tout est chaotique : la circulation, le mouvement des gens ! Mais ce chaos a une logique : les gens ont appris jusqu'où aller dans ce chaos ! Mais il y avait des choses qui me dégoûtaient : la corruption de l'administration, la lenteur administrative, le système policier !”*

### *Un manque culturel*

Son fils, scolarisé à la Mission française, grandit. Les frais d'inscription dans ces écoles françaises sont devenus si élevés qu'elles ne sont plus accessibles qu'à une petite élite. C'est aussi le vide culturel important qui va l'amener progressivement à envisager son retour en France : *“Je commençais à me scléroser intellectuellement ! Par exemple, les journaux marocains chantaient les louanges du roi, tout le temps ! Il n'y avait aucune analyse approfondie, je me sclérosais ! La télévision par exemple : il n'y avait qu'une chaîne... Deux ans après, il y a eu la deuxième chaîne ! La deuxième chaîne, c'étaient des séries B, américaines : genre M6 avec des films à l'eau de rose, genre Dallas ou autre... Il me manquait mon Express, Le Nouvel Obs, Libé, Le Monde, mais c'est déjà un budget ! Quand tu achètes Le Monde au Maroc, tu as un petit déjeuner pour une famille de quatre personnes ! Tu vois, ce n'est plus le même rapport qu'ici ! Il ne reste plus que la radio ! Mais alors tu captas la BBC, ou un truc pour avoir des nouvelles. Tu ne sais jamais ce qui se passe... J'ai souffert... sincèrement, j'étais content mais j'ai souffert... J'ai souffert au Maroc ! J'aimais bien la mer, le poisson... Mais à un certain moment, je commençais à ne plus savoir ce qu'il se passe autour de moi. [...] Ah oui, j'ai souffert ! J'ai souffert par le manque d'activités culturelles [...] au bout d'un moment. Je ne savais plus. Je n'étais pas avec les riches, et je n'étais pas avec les pauvres. Et j'étais trop cultivé – dans le sens “ayant trop vu de choses”, à Londres, en Allemagne – par rapport aux classes moyennes auxquelles je pourrais m'identifier. [...] Mais sinon dans la rue, c'est le Brésil : tout le monde est content ! on peut rigoler, on peut... Si tu n'as pas à manger, tu frappes chez quelqu'un, il peut te sortir du thé, du pain... la générosité, l'hospitalité, tout ça. Ça, c'est ce qui me plaisait au Maroc ! Tous les jours, on raconte des histoires nouvelles sur le roi et sous le manteau ! Il y a une vie : le peuple est jeune, les filles sont très belles, elles sont souriantes, elles sont aguicheuses ! C'est plein de choses comme ça. C'était bien. ”*

Othman va revenir en France pour l'entrée de son fils au lycée ; ce retour sera également très difficile. Aujourd'hui, en 2002, à cinquante ans, Othman est installé à Lille. Il poursuit sa réflexion d'intellectuel, et il a créé une association autour du multiculturalisme. Il revient sur ce qu'il considère comme le drame de l'exil, inhérent selon lui à toute personne qui tente l'aventure : *"Le drame de l'exil, c'est qu'on s'habitue à certaines choses – on a des habitudes dans le*

*pays d'origine, on en prend d'autres dans le pays d'accueil – et puis le pays évolue sans nous pendant dix ans, et quand on revient, on n'est plus tout à fait le même, on n'est plus jamais le même que celui qui est parti ! Dans le pays où l'on revient, on est obligé de se défaire de ce qu'on a acquis pendant ces dix ans pour réintégrer le vrai train-train. Alors qu'à la limite – je vais être contradictoire avec tout ce que j'ai dit – en France, il est encore plus facile de rester complètement Arabe, au*

*en France, il est encore plus facile de rester complètement Arabe, au sens populaire du terme, que d'avoir acquis une part de la civilisation occidentale et française et de revenir au Maroc, et de la revivre.*

*sens populaire du terme, que d'avoir acquis une part de la civilisation occidentale et française et de revenir au Maroc, et de la revivre ! Parce qu'il y a des sociétés figées. Tout en étant très dynamiques mais elles sont figées. Ça bouge : les modes, les gens... Demain les filles elles ont des casquettes, des Ray-Ban, elles portent un short. Mais en fait, non ! Dès qu'il s'agit de mariage, c'est toujours demander la main, faire ci, faire ça."*

Avec le temps et le recul nécessaire, il va relativiser sa passion, à la fois pour la France et le Maroc : *"Disons qu'aujourd'hui j'ai moins d'affection, j'ai moins de passion, par rapport aux deux pays... Je suis les deux pays en même temps. Je suis les deux cultures en même temps. Je suis Lillois parce que c'est là, où ça se passe mon histoire, je me considère Lillois, bien entendu."*

### *Sortir de l'entre-deux*

La quasi-totalité de ces étudiants pensait réellement, à l'issue de leurs études en France, rentrer au Maroc pour y travailler. Mais force est de constater que cette idée s'est progressivement transformée ; la déperdition est importante, avec un taux de retour qui ne dépasse pas 50 % selon la plupart des estimations.

L'idée initiale a donc évolué, en fonction de nombreux paramètres. Citons l'adaptation progressive à la mentalité française, la rencontre du conjoint, la difficulté de trouver un poste au Maroc en adéquation avec les compétences acquises en France. À partir de ce constat, de ce changement de perspective, comment ces anciens étudiants réagissent ? Nous avons distingué ceux qui ont envisagé le retour à un moment souvent charnière de leur existence, sans réellement le mettre à exécution, de ceux qui l'ont réellement tenté.

Kamel et Farid, tous deux en ménage à l'époque de leur projet, ont fini par renoncer, par crainte d'une nouvelle adaptation difficile. La démarche de Farid est particulièrement intéressante : ce dernier va engager son projet jusqu'au bout (c'est-à-dire jusqu'à ce que sa recherche d'emploi au Maroc aboutisse à un poste correctement payé) pour finalement y renoncer au dernier moment. Nous avons retrouvé ce fonctionnement chez d'autres personnes. Kamel va renoncer plus en amont, avant d'avoir réellement concrétisé son projet de création d'école privée.

Mais à ces différences près, il semble que leurs conclusions se rapprochent. Cet abandon, en "leur âme et conscience" du projet de retour va leur permettre dès lors une inscription durable sur le sol français : à une période d'incertitude va succéder une période de stabilité, génératrice de nouveaux projets en France. Les mots utilisés sont à ce titre révélateurs ; Kamel et Farid évoquent des projets enterrés, et de travaux de deuil réalisés vis-à-vis de ces retours. Kamel et Farid ne sont pas des cas isolés ; ils représentent d'une façon "idéale-typique" les trajectoires d'autres personnes que nous avons rencontrées.

Leur capacité d'auto-analyse permet *in fine* de mieux vivre la situation présente, en se détachant du mythe du retour, avec tout ce que dernier implique. Par exemple, la plupart de ces anciens étudiants sont actuellement propriétaires de leur maison en France. Ils ont privilégié leur cadre de vie et celui de leurs enfants dans le pays où ils vivent, ce qui n'est pas le cas des primo-arrivants, qui ont souvent construit une maison au Maroc, tout en restant locataires en France. Il semble que leur capital intellectuel les conduise ainsi à sortir plus facilement de cet "entre-deux" qui caractérise l'immigration traditionnelle, telle que l'a par exemple décrite Abdelmalek Sayad.

### *Une adaptation plus rapide*

Comment se positionnent ceux qui ont tenté ce retour, pour finalement revenir en France peu de temps après ? Comme Kamel et Farid, Noureddine et Othman représentent deux exemples parmi d'autres d'un retour au pays qui a échoué. Au-delà de ces deux témoignages, cette idée du retour est apparue dans quasiment tous les entretiens.

Noureddine illustre la difficulté, pour ces étudiants diplômés, de trouver un poste au Maroc lorsqu'on ne dispose pas d'appuis, où que l'on refuse de les utiliser pour son propre compte. Il faut souligner ici que Noureddine et beaucoup d'autres rejettent le système de passe-droits au niveau de la recherche d'emploi, ce qui est tout à leur honneur. Pour Othman, son retour en France après une dizaine d'années passées au Maroc exprime un autre dessein : celui de retrouver une vie culturelle qui lui manquait au Maroc. Les périodes de retour au pays natal, même si elles se soldent par un échec du projet originel, permettent malgré tout à ceux qui les ont vécues de sortir d'un "entre-deux" difficile à vivre psychologiquement ; ces

derniers reviendront en France en assumant désormais totalement leur pays de résidence et leurs choix de vie dans ce pays. Pour tous ces étudiants, le retour au Maroc sera d'autant plus difficile que les années passées en France auront été nombreuses, rendant par là-même la réadaptation au Maroc difficile.

Pour tous ces anciens étudiants, cet apaisement par rapport aux tensions de l'exil se traduit aussi par une vision qui cherche un juste équilibre entre les deux pays, comme le souligne Othman : *"Il y a une façon de déposer les armes. Si je retourne au Maroc, la France ne me manquera pas ! Et quand je suis en France, le Maroc ne me manque pas !"*

Pour autant, il serait faux de penser que cette idée du retour soit totalement abandonnée, malgré une activité professionnelle valorisante, l'achat d'une maison et une vie de couple réussie. Disons qu'elle se trouve décalée à l'âge de la retraite, où nombreux sont ceux qui pensent malgré tout construire au Maroc une petite maison pour leurs vieux jours. L'émigration à visée universitaire est donc vécue de façon plus positive qu'une émigration strictement économique, et les rapports des individus face à cette "intégration" en sont aussi affectés. L'adaptation est finalement plus rapide pour ceux qui sont détenteurs d'un capital social et culturel non négligeable, grâce à un bilinguisme en vigueur au Maroc à l'époque, des classes primaires au baccalauréat. Mais celle-ci ne se compte plus en termes de générations mais d'années. Ces étudiants sont ainsi porteurs d'une véritable rupture dans la problématique de l'immigration. ◀



► Dossier *Marocains de France et d'Europe*, n° 1242, mars-avril 2003

► Dossier *Retours d'en France*, n° 1236, mars-avril 2002